

comme le prouvent ces deux exemples du XIII<sup>e</sup> siècle :

Li fust [les arbres] del champ seront  
saoulé d'*humor*. (Psautilier, fol. 124.)

Quant sa rachine dut conquerre,  
Si lor failli *humeurs* et terre.  
(Qui de Cambrai, *Barl. et Jos.*, p. 31.)

Mais, au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, ce mot avait déjà pris l'acception de caractère, disposition morale, car on trouve dans Olivier Basselin (XXII) :

Chantre de table et buveur,  
M'est injure ordinaire ;  
Mais chascun a son *humeur* :  
Je n'y sçauroy que faire.

Comment *humeur* a-t-il pu passer ainsi du sens primitif à ce sens figuré ?

C'est grâce à la propagation de la science médicale des Grecs, comme je vais vous l'expliquer.

En effet, dans le traité de la *Nature de l'homme*, par Hippocrate, se trouve une théorie célèbre comme sous le nom de "théorie des quatre *humeurs*," laquelle attribue la santé du corps au juste équilibre du sang, du flegme, de la bile et de l'atrabile, et les diverses dispositions de l'esprit ou du tempérament, à la prépondérance de telle ou telle de ces humeurs fondamentales.

Quand les œuvres d'Hippocrate se répandirent en Occident, la théorie en question, cela va sans dire, fut adoptée par les médecins, fait démontré, du reste, par la citation suivante empruntée à Brunetti Latini (*li Livres dou Tresor*, p. 106, éd. Chabaille) :

"L'une nature est de complexion sanguine, l'autre de mélancolie ou de flemme ou de colere, selonc ce que les *humors* abudent plus."

Or, en vertu de la métonymie, figure qui permet de prendre le nom de la cause pour désigner l'effet que cette cause produit, *humeur*, après avoir signifié à l'origine une idée de liquide, en est venu, pour ainsi dire naturellement, à désigner l'état de l'esprit, une bouderie, un caprice, etc. (Extrait du *Courrier de Vaugelas*, vol. V, p. 4.)

#### LES VIEUX MEUBLES.

J'ai dans ma chambre des objets de goût qui la décorent, des ouvrages de quelques bons peintres qui en garnissent les parois ; et pourtant ce ne sont point eux qui séduisent et attirent le plus souvent mes yeux. Non, ce sont des meubles d'une autre époque, que les héritages successifs de mes parents ont fait arriver jusqu'à moi, et qui, alors que je les regarde, me semblent répandre, autour d'eux, un parfum de jeunesse et des souvenirs de famille qui me sont également chers.

Ils projettent sur mon destin comme un reflet d'innocence et de candeur, en évoquant les jours riants de mon heureuse enfance ; mon imagination s'empare alors de ces précieux débris pour en reconstruire le doux et vieux nid de ma famille envolée.

Ce sont de belles tasses de porcelaine, aux couleurs pures et bleuâtres, sur lesquelles je crois, en posant mes lèvres, embrasser mes premiers parents ; la pendule qui sonna sur son timbre l'heure de ma naissance et celle de leur mort ; le bureau d'une bonne tante sur lequel sa plume traça souvent les mots d'une prose charmante, que m'adressa son amitié. C'est une glace gothiquement encadrée, mais où se reflétaient l'union et la paix qui régnaient au foyer paternel ; c'est une grande table en noyer, où je soupire seul, en songeant que ma famille l'entourait jadis tout entière ; c'est une antique chiffonnière où mon aïeule tenait, dans un tiroir, une bonbonnière qu'elle n'ouvrait jamais sans me causer une certaine émotion qu'on devine. Ce sont des portraits à figures si douces, si bonnes, que je m'imagine être sous leur protection, et que chacun d'eux descendrait de son cadre pour me défendre ; ce sont, enfin, des lunettes vénérées que ma mère appelait "ses yeux." Ah ! quand les miens sont sous leurs verres, il me semble que j'y vois mieux au chemin du ciel. J'aime, à la fin de mon voyage ici-bas que les maux ont rendu si triste, à considérer avec attendrissement ces muets témoins d'un passé heureux. Oui, quand mon âme rêve aux beaux cieux d'autrefois